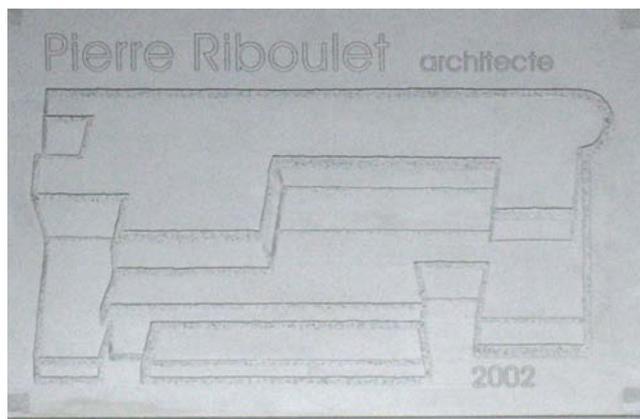




bulletin de l'association pierre-riboulet

24 octobre 2007 : une deuxième plaque...

Moins d'un an après la pose de la première plaque sur la façade du pavillon Babinski de l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière, une deuxième plaque a été inaugurée, cette fois sur le bâtiment du siège de la société Colas à Boulogne-Billancourt, qui accueillait le même jour le deuxième colloque de l'association, sur le thème « Vacances de la critique ? ».



association-pierre-riboulet@wanadoo.fr - 8 bis, cité Trévise, 75009 Paris

ISSN 1950-862X — directeur de la publication : J.-P. Weiss — maquette : S. Dussère — imprimerie : Corlet Numérique

...pour un deuxième colloque

Réunis deux à deux en trois dialogues interdisciplinaires sur le thème de la critique, Thierry Paquot & Michel Kagan, puis Françoise Fromonot & Jack Ralife, enfin Catherine Furet & Jean-Louis Comolli se sont succédé à la tribune, après quelques mots d'introduction d'Alain Dupont, PDG de Colas, qui a évoqué sa collaboration et son amitié avec Pierre Riboulet. Qu'il soit ici remercié de la qualité de son accueil. Débats animés, stimulants, parfois même tendus, où l'on a vu combien la question posée cristallisait de réflexions, de passions, d'arrières... Que l'on pourra, comme l'an dernier, retrouver sur la web radio de France-Culture à partir du 18 décembre (www.radiofrance.fr/chaines/france-culture2/nouveau_prog/connaissance/present.php). Photos de Marie-Claire Bordaz.



En ouverture, Alain Dupont (à gauche), et pour la synthèse Ariella Masboughi (à droite).

Y a-t-il une critique légitime ?



De gauche à droite : Thierry Paquot, Irène Omélianenko, Michel Kagan.

Entre marché, communication et innovation, quelle place pour la critique ?



De gauche à droite : Françoise Fromonot et Jack Ralife.

Quand la critique s'éveillera-t-elle ?



De gauche à droite : Catherine Furet et Jean-Louis Comolli.

Cinq, quatre, trois, deux, un...

Curieux, ces chiffres immenses numérotant le tronc central bétonné de la tour EDF d'Issy-les-Moulineaux, à terre désormais, les étages désossés effacés un à un du ciel parisien.

Aurions-nous dû nous battre davantage, en appeler à la protection des Monuments historiques, faire courir les pétitions, solliciter les plumes aiguës de quelques porte-paroles décidés de l'architecture française ?

Le débat fut douloureux, chacun était malheureux, la préservation du petit bâtiment revêtant l'ancienne centrale mitoyenne ne pouvait nous consoler.

L'immeuble américanisé de remplacement découvert dans une revue interne de Bouygues n'était pas assez médiocre pour en dénoncer le scandale, nous ne pouvions au demeurant affirmer notre objectivité, fragilisée de tristesse.

L'amiante n'était pas une excuse, il devait être à peu près aussi difficile de démolir en se préservant de ses risques que de remplacer.

L'arrêt de mise à mort de l'ouvrage de l'Atelier de Mon-

trouge, à la conception duquel Pierre avait eu plus que sa part d'associé, nous le savions – il l'avait confié à l'un d'entre nous –, exhibait les attendus de l'hyperrentabilité foncière collée à ce secteur de la première couronne ouest.

Quant à le photographe, il eût fallu organiser une cérémonie funèbre en forme de monstrueux embouteillage sur le périphérique, nous ne retrouvions plus l'énergie provocatrice de notre jeunesse soixante-huitarde, ou post, pour le décider. Il paraissait d'ailleurs qu'il n'était plus permis d'en appeler à ces références, on nous clamait cela comme forte affirmation de campagne électorale.

Nous organisons, ricanement de l'Histoire, le colloque sur le temps, la ville et l'architecte, au même instant. « Quand l'architecture a-t-elle fait son temps ? », c'était l'un des trois thèmes de ce colloque. Là, maintenant, pour la belle tour défunte de l'Atelier de Montrouge.

Jean-Pierre Weiss

En librairie, en ville, sur le site et ailleurs...

Parution des actes du premier colloque, « Le temps, la ville et l'architecte », coédité par les Éditions du Linteau et l'association, où l'on retrouvera les contributions de Pierre Albertini, Pierre Bergounioux, Paul Chemetov, Emmanuelle Colboc, Michel Corajoud, Christian Devillers, Michel Huet et Gérard Thurnauer (96 p., 10 euros).

Parution d'un ouvrage sur le premier bâtiment EDF d'Issy-les-Moulineaux, avec de nombreuses photographies de Véra Cardot et Olivier Wogensky et des entretiens avec Gérard Thurnauer et Jean-Louis Véret (L. Cometta-Colas, *Le SITI*, Éditions Jean-Michel Place, 92 p., 12 euros).

Inauguration, le 6 décembre, de la bibliothèque de Viroflay, un bâtiment de Bruno Huerre partagé avec Pierre Riboulet : « Nous en avons simplement parlé, ce qui fait que ce projet lui ressemble peu dans la forme tout en restant en accord avec sa pensée. »

Diffusion, sur le site Internet de l'association (www.pierrerioulet.org), de l'ensemble des photos prises par Marie-Claire Bordaz au fil des discussions du deuxième colloque et d'extraits des actes du premier colloque... En prime, quelques images du chantier de l'extension de l'École nationale de musique et de danse d'Évry.

À venir, la publication des actes du deuxième colloque et... un thème pour le troisième colloque !

Éric Rohmer est incontestablement un des cinéastes qui a le plus et le mieux filmé Paris. Son extrême attention à l'habitat, aux villes nouvelles, aux déplacements urbains s'est exprimée dans ses documentaires comme dans ses fictions. Il évoque ici pour nous, au fil d'une conversation à bâtons rompus, le charme inépuisable d'une promenade quotidienne.

J'habite près du Panthéon et j'ai un bureau du côté du pont de l'Alma. Pour faire ce trajet, je prends le bus et cherche à me placer de façon à voir le paysage. Je parlerai des églises. Ces églises sont d'ailleurs modernes – quand je dis modernes, c'est l'époque qui commence à la Renaissance, ce ne sont pas des églises du Moyen Âge. Par ordre chronologique, il y a le dôme des Invalides, le Panthéon, et une église Napoléon III, Saint-François-Xavier. Évidemment mes préférences vont à l'église des Invalides que je trouve de plus en plus sublime. Est-ce parce que je viens de faire un film qui se passe au XVII^e siècle ? Ce n'est pas une église baroque, c'est une église difficile à définir, de style classique français. Ce qu'on appelle le style classique, je crois, en architecture, c'est plutôt Palladio – enfin, je ne me pique pas de pouvoir cataloguer les bâtiments ! Je suis frappé par l'harmonie, c'est le mot qu'il faut employer, l'harmonie absolue de ce bâtiment. Harmonie est un mot qui vient de la musique, et la musique et l'architecture ont toujours été considérées comme proches l'une de l'autre. S'il fallait le comparer à une musique, je ne le comparerais pas à une musique de son temps, c'est-à-dire celle de Purcell, ou les premiers pas de Jean-Sébastien Bach. Je verrais plutôt quelque chose qui rappellerait la musique dite classique, qui a commencé au milieu du XVIII^e siècle. Autrement dit, il y a un côté mozartien dans cet équilibre.

L'avantage du trajet en bus c'est le mouvement, la vision d'un point qui varie, c'est-à-dire finalement une vision cinématographique, qui ajoute quelque chose à la contemplation d'une architecture. L'église des Invalides est très belle de face, mais je crois qu'il faut la voir également quand on l'a dépassée. En venant de l'est, on tourne, puis on longe l'église en s'en éloignant un peu et on peut l'examiner. On voit là qu'il n'y a pas seulement une harmonie de façade mais une harmonie générale du bâtiment, dans les trois dimensions. C'est évidemment très difficile de rendre compte de cela autrement que par l'image. Le monument donne le sentiment d'un bonheur absolu des proportions. On ne peut pas imaginer que quelque chose ne soit pas à sa place. Le rapport entre le dôme et le reste du bâtiment est également perfection, dans la mesure où il y a un mouvement continu d'une rigueur absolue. Il n'y a absolument pas de point de rupture entre le dôme et le reste, ce qui est le cas de beaucoup d'églises à coupole.

La façade est faite d'un jeu de colonnes sur plusieurs étages extrêmement réussi – je ne sais pas s'il y a beaucoup d'exemples de ce genre. C'est pour ça qu'on pense à une musique mozartienne, avec de nom-

breux thèmes liés les uns aux autres, plutôt qu'à une musique baroque dans laquelle il y a simplement un contrepoint d'un bout à l'autre sur le même thème ou sur deux thèmes.

Dans le sens du retour, l'autobus s'engage dans la rue Soufflot et on découvre le Panthéon. Je ne suis pas de ceux qui pensent qu'il faut le démolir parce qu'il est horrible, je ne suis pas contre le Panthéon ! J'ai une certaine affection pour ce bâtiment parce que j'ai vécu à son ombre. Quand je suis arrivé à Paris, en 1937, j'étais pensionnaire au lycée Henri-IV, par conséquent mes études se sont faites à l'ombre du Panthéon. Et ensuite j'ai habité, et jusqu'à aujourd'hui, à l'ombre du Panthéon.

Le Panthéon c'est le contraire des Invalides, si l'on peut dire. Le dôme est posé sur cette colonnade proche de l'Antique – c'est l'époque du néo-classicisme. Il n'y a plus d'harmonie. Et si on tourne autour, cela devient vraiment triste. Pourquoi ? Ce n'est pas la faute de l'architecte, ce n'est pas lui qui a bouché les ouvertures, mais tout bien considéré on se demande si elles étaient tellement élégantes... De toute façon on ne peut plus les restituer car il y a des peintures à l'intérieur. C'est la peinture qui prime l'architecture ! Donc, quand on contourne le Panthéon il n'y a pas du tout ce lien entre la façade et les côtés qui existe aux Invalides, c'est tout à fait différent. Le mérite du Panthéon c'est d'être non pas grandiose mais colossal, avec un k. Il n'est pas à la mesure du Paris de l'époque, cela a dû choquer les contemporains. Je connais une curieuse critique de Victor Hugo à ce sujet : il qualifie le Panthéon de « gâteau de Savoie ». Lorsqu'on a bâti la tour Montparnasse, je lui avais trouvé un air de briquet. C'est peut-être parce qu'il ressemble à un gâteau de grandes proportions que le Panthéon est gênant. On ne peut pas dire la même chose de la hauteur des Invalides, on ne lui en imagine pas d'autre.

J'ajoute sur le parcours du bus la troisième église, Saint-François-Xavier, tout à fait indéfendable comme toutes les églises Napoléon III d'ailleurs. Il y a beaucoup de travail, c'est très recherché, avec sans doute un certain sens des proportions souvent absent de l'architecture plus récente, mais que ce soit la Trinité, Notre-Dame-de-Lorette, Saint-Jacques-Saint-Christophe vers la rue de Crimée, Saint-Augustin, ces églises-là n'ont plus de charme, plus de grâce.

Une dernière chose, qui n'est pas une église, qui a été très critiquée mais que je trouve très heureuse par rapport à ce qui a été fait depuis : le palais de Chaillot. Il s'accorde très bien avec le paysage, c'est un très grand bonheur. Je montre dans un de mes films un tout petit bout du palais de Chaillot, c'était *les Rendez-Vous de Paris*.

En autobus Éric Rohmer